

COURAGE, CAMARADES

(ou comment survivre à une révolution)

Ils sont tous là, autour de la table, et la fête bat son plein. Il y a des gens très bien, distingués, et tout : le secrétaire du sous-secrétaire du sous-préfet et Madame ; le directeur de l'A.P.R.E.S., autrement dit de l'Association Pour le Relogement des Expulsés Sans-logis, avec Madame ; le chef du personnel de l'entreprise Vaquert and Co spécialisée dans le retraitement des métaux toxiques, sans Madame car... mais surtout ce que je vais vous confier ne le répétez à personne, il deviendrait la risée de notre petite ville, les gens sont si méchants ! On dit que... oh ! je ne sais pas si je dois vous le dire... mais j'ai confiance en vous... eh bien, on dit que sa femme est partie avec... tenez-vous bien !... avec un saltimbanque, une espèce d'équilibriste qui fait du trapèze dans un cirque ! Vous vous rendez compte ? Le pauvre !... Donc, ça vous explique pourquoi il est là sans Madame... Allez ! Assez de papotages ! Revenons à nos convives.

Donc, il y a aussi le Proviseur du Lycée public Edgar Faure, et Madame, le Substitut du Procureur Général, Maître Lecorre... Eh oui ! Lui aussi, il est seul. Non, ce n'est pas une question de divorce, c'est un célibataire endurci. D'ailleurs, ce n'est pas le seul. Sa voisine... À sa gauche... Celle qui l'écoute apparemment avec intérêt... Oui, c'est cela : cette vieille rouquine très fardée... Eh bien, il s'agit de la célèbre romancière Isabelle Gildos... Mais si, c'est elle !... Encore une célibataire endurcie,... et pour cause, si vous voyez ce que je veux dire !... Oui, vous voyez ? Alors tant mieux. Enfin, j'ai gardé le meilleur pour la fin : le maître de maison et son épouse ; ou plutôt, pour être à la fois plus courtois et plus proche de la réalité, la maîtresse de maison, Madame Lararrand, et son époux, son minuscule époux. Je dis : minuscule à cause de sa taille, et surtout à cause de son importance... je devrais dire : de son in importance !... Le mot n'existe pas ? Dommage ! On voit que ces messieurs de l'Académie ne connaissent pas notre petit monsieur Lararrand, ni surtout sa dame ! C'est elle qui dirige tout ici, et il n'a pas intérêt à la contrarier ! Enfin, ce que j'en dis ! Chacun s'arrange comme il le veut, n'est-ce pas ?... Voilà. Je vous les ai tous présentés.

Donc, ils sont tous là, autour de la table, et la fête bat son plein. Ils parlent, ils discutent, ils bavardent, ils causent, ils monologuent ou, rarement, ils dialoguent, plus ou moins fort, avec plus ou moins de volubilité, plus ou moins de conviction, mais tous avec l'assurance de ceux qui se pensent importants. Et de quoi parlent-ils ? Mais, bien sûr, c'est évident, des grèves !.

- Quoi ! Des grèves ? Il y a des grèves ?

Ça, c'est Madame la Directrice... ou plutôt Madame la femme du Directeur de l'A.P.R.E.S. Elle n'est jamais au courant de rien pour la bonne et simple raison que son seul centre d'intérêt, c'est son cher époux et ses non moins chers enfants. Elle en a sept, c'est vous dire si elle est occupée ! Mais certains termes, comme : révolution, crise monétaire ou grève, ont le don de la faire sortir de son égoïsme familial. C'est pourquoi lorsque ce mot est venu, comme une bulle jaillie des profondeurs, crever à la surface du brouhaha des conversations, elle s'est mise à piailler sur le mode majeur :

- Quoi ! Des grèves ? Il y a des grèves ?

Ils se tournent tous vers elle et la regardent avec ironie et un peu de mépris. Son mari hausse imperceptiblement les épaules.

- Mais voyons, chère, tout le monde sait que, depuis une bonne semaine, les étudiants sont en grève !
- Eh bien ! Il faut croire que je ne fais pas partie de ce que vous appelez : tout le monde ! Je n'en savais rien ! Et pourquoi sont-ils en grève ?
- Oh ! Toujours les mêmes revendications : suppression de l'examen d'entrée en faculté, admission des délégués syndicaux dans les délibérations de fin d'année, diminution des droits d'inscription et, évidemment, allègement des programmes scolaires en abrogeant certains partiels.
- Bien sûr ! Ils ne veulent plus travailler ! Et avec ça, tout leur est dû !
- Mais vous, monsieur le Proviseur, vous ne dites rien ! Êtes-vous surpris par cette soudaine fièvre estudiantine ?

- Oh non ! Quand je vois ce qui se passe au niveau des secondaires ! Tenez, un simple exemple : Le mois dernier, j'ai reçu dans mon bureau un élève de seconde qui se dispensait tous les vendredis du cours de mathématiques. Devinez quel prétexte il m'a fourni pour expliquer ses absences...
- Qu'il avait horreur des mathématiques ?
- Pas du tout ! Il m'a dit que le cours était trop tôt pour lui et qu'il ne pourrait jamais être au lycée à huit heures !
- Il n'a qu'à se réveiller une heure plus tôt !
- C'est ce que je lui ai suggéré.
- Et alors ?
- Et alors, il m'a appris que la sonnerie du réveil le traumatiserait et qu'il serait stressé pendant toute la journée !
- Oh ! Le pauvre ! Et quelle solution envisage-t-il pour venir au cours de mathématiques ?
- C'est très simple, m'a-t-il affirmé : il suffirait que je chamboule l'emploi du temps de sa classe pour mettre les maths, par exemple, de quatorze à quinze heures... Et encore non, pas à cette heure-là, car après le déjeuner, m'a-t-il confié, il éprouve une certaine somnolence...
- Pas possible ! Alors, que voulait-il, ce pauvre petit ?
- Eh bien, sa préférence allait à la tranche de dix à onze heures ! À la rigueur, mais à l'extrême rigueur, celle de onze à douze lui semblait possible. Mais là, m'a-t-il avoué, il me faisait une fleur, parce que juste avant le déjeuner, la faim l'empêchait de se concentrer convenablement.
- Et alors, finalement, qu'avez-vous fait ?

- Ce que j'aurais dû faire dès le commencement : je l'ai fichu à la porte en le menaçant de le coller s'il ne se présentait pas, traumatisé ou non, le vendredi suivant, au cours de mathématiques, à huit heures !
- Et il est venu ?
- Oui. Mais le lendemain, j'avais son père dans mon bureau qui me menaçait d'une pétition m'accusant de cruauté mentale et d'absence d'indulgence envers la jeunesse !
- Ça, je l'ai toujours dit : les vrais coupables, ce sont les parents !
- Ah non ! Certains parents. Parce que, moi, je vous prie de croire, si un de mes fils s'amusait à ce petit jeu, je le conduirais au lycée à coups de pieds dans les fesses !
- Oui, mais Gérard, tu es beaucoup trop sévère avec les enfants !
- Trop sévère ? Trop sévère ? Eh bien, celle-là, elle est bonne ! Quand je pense à l'éducation que j'ai reçue !...Mon père, ce n'était pas des coups de pieds dans les fesses qu'il me donnait, c'était des coups de ceinturon. Et maintenant, je le comprends ! Et non seulement je le comprends, mais je l'approuve ! Et non seulement je l'approuve, mais je le remercie !
- À ce propos, et vos enfants ? Vous ne craignez pas que...
- Rien. Nous ne craignons rien. Nous avons profité des vacances pour les envoyer chez mes parents qui habitent en pleine campagne. Alors, vous voyez, aucun danger qu'ils soient contaminés par ces petits messieurs qui se prennent un peu trop au sérieux.
- Qui ?
- Mais les étudiants en grève, bien sûr !
- Oh, quelle horreur, ces grèves, avec toutes ces manifestations !
- Mais pas du tout ! Moi, ça me rappelle mai 68 !
- Et alors, mai 68, ça vous a ravi, chère madame ?

- Absolument. Je me suis follement amusée, avec tous ces jeunes qui discutaient à n'en plus finir, qui s'invectivaient, et même qui se colletaient entre trotskistes, maoïstes, anarchistes, et je ne sais quoi encore !
- Mais... qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ? Je n'ai jamais entendu parler d'eux !
- Et tu n'as rien perdu, ma chérie. Ce sont des illuminés qui n'ont qu'un seul mot à la bouche : Révolution !
- Oh ! Seigneur ! Est-ce possible ?
- Mais vous, madame, je m'étonne, pour ne pas dire : je m'indigne, quand je vous entends dire que vous vous êtes amusée lors de ces tragiques évènements !
- Tragiques évènements... N'exagérez pas ? Tout juste une poussée de fièvre de la jeunesse !
- Eh bien ! Vous êtes diablement indulgente avec ces trublions !... Avez-vous au moins vu à la télévision comment ils avaient profané la cour de la Sorbonne ?
- Oh oui ! C'était d'un drôle ! Chaque groupuscule avait sa petite échoppe, et tous ces jeunes gens faisaient l'article comme des marchands du carreau du Temple !
- En effet ! C'était vraiment la foire !
- Parfaitement ! Cela ressemblait aux foires du Moyen Age. C'est d'ailleurs ce que j'ai décrit dans mon roman inspiré par les évènements.
- Ah ! Parce que les évènements de 68 vous ont inspiré un roman ?
- Comment ! . Mais vous semblez ne pas l'avoir lu ! Vous devriez combler cette lacune, monsieur le secrétaire du sous-secrétaire de la sous-préfecture !
- Mon Dieu, chère madame, les fonctions que j'occupe ne me permettent pas de perdre mon temps avec des lectures frivoles !

- Vous avez tort, cher monsieur. Si vous et vos semblables, à la sous-préfecture ou dans d'autres lieux aussi mal famés, perdiez un peu de votre précieux temps pour vous informer de ce qui se passe vraiment autour de vous, peut-être... je dis bien peut-être commettriez-vous un peu moins de bourdes.
- Des bourdes ? Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par là ? Donnez-nous un exemple !
- Un exemple ? Tenez, au hasard : le fait d'envoyer des escadrons de C.R.S. dès qu'on entend la moindre explosion !

Coïncidence ? Message divin ? Ou avertissement d'un clan terroriste ? Toujours est-il que le mot vient à peine d'être prononcé que le fait se produit : une sourde explosion se fait entendre dans le lointain.

Les cris stridents des femmes dominent à ce moment le tohu-bohu de l'assemblée. Seule, la célèbre romancière se contente de hausser les sourcils en jetant un regard étonné à son voisin, le substitut du Procureur. Madame Lararrand, la charmante hôtesse, hurle à l'adresse de son mari :

- Eh bien, Georges ! Qu'est-ce que c'est ? Mais dites-moi donc ce que c'est !
- Je n'en sais rien, ma mie. Comment voulez-vous que je sache ?

Le ton piteux du petit homme déchaîne encore plus la fureur de son épouse :

- Mais enfin, faites quelque chose ! Renseignez-vous ! Décidément, je ne peux jamais compter sur vous ! Et vous, monsieur le Substitut, vous devez bien avoir une idée !
- Pas la moindre idée. Je suis comme vous, chère madame. Mais peut-être que la sous-préfecture pourra nous éclairer...
- Eh bien oui !

- Ah ! Alors qu'est-ce que c'est ?
- C'est une explosion !
- Oh ! Monsieur le secrétaire, ce n'est pas le moment de plaisanter ! Que signifie cette explosion ?
- Ma foi, je n'en sais rien.
- Est-ce que ce sont les prémices de cette Révolution dont nous menacent les étudiants ?
- Peut-être bien. Cependant, je dois vous dire que les Renseignements Généraux ne nous rien signalé de gravissime.... jusqu'à présent.
- Je me permets d'intervenir...
- Oui, je vous en prie. Vous qui êtes chef du personnel chez Vaquert and Co, vous devez bien savoir si les ouvriers...
- Je peux vous affirmer que le monde ouvrier est pour l'instant d'un calme étonnant. Nous n'avons connu aucune grève depuis trois ans, ce qui, à notre époque, est extraordinaire.
- En effet. Et c'est très rassurant. Comment expliquez-vous cela ?
- C'est très simple : celui qui a la chance d'occuper un poste dans notre belle entreprise ne pense qu'à une seule chose : le conserver, c'est-à-dire ne pas être licencié.
- C'est la sagesse même ! Comme me le confiait Monsieur le Sous-Préfet, l'alliance des ouvriers et des étudiants est rarissime. Songez, me dit-il, songez à la réception que Renault a ménagé en 68 à ce pauvre Sartre qui voulait "ne pas désespérer Billancourt" !

Quelques rires fusent. Mais la Directrice de l'A.P.R.E.S. – ou plutôt Madame l'épouse de Monsieur le Directeur de l'A.P.R.E.S. – a tôt fait de rappeler à tout ce petit monde la situation tragique dans laquelle il se trouve en déclarant de sa petite voix plaintive :

- Eh bien moi ! Je voudrais rentrer chez moi !
- Mais tu es folle, ma chérie ! Tu veux nous jeter dans la gueule du loup ?
- Comment cela ?
- Mais oui, chère madame, vous pouvez, en regagnant votre domicile, tomber sur un cortège de manifestants qui cassent tout sur leur passage et agressent tous ceux qu'ils rencontrent, surtout si ce sont ce qu'ils appellent : "des bourgeois pourris".
- Oh ! C'est vrai ! Je n'avais pas réfléchi à cela.
- Il faut dire, ma chérie, que la réflexion n'a jamais été ton point fort !
- Pourquoi tu es méchant avec moi ? Ce n'est quand même pas moi la coupable !
- Non, Madame, vous n'êtes en rien coupable. Mais je connais les hommes ! Quand ils n'arrivent pas à dominer une situation, ils en rendent responsable leur femme. C'est bien pour cela que je ne me suis jamais mariée !
- Écoutez ! Vous ne pensez pas que vos déclarations sexistes, qu'elles soient machistes ou féministes, n'ont pas leur raison d'être ici et maintenant. Vous oubliez sans doute que nous nous trouvons en pleine Révolution !
- Très juste, Monsieur le substitut ! Mais il faudrait d'abord savoir pourquoi nous nous trouvons dans une telle situation ! Qu'en dites-vous ? N'éprouvez-vous pas quelques regrets à cet égard ?
- Des regrets ? Et pourquoi aurais-je des regrets ?
- Je ne pense pas à vous en tant qu'individu, mais à la justice en général.

- Et alors ? Que lui reprochez-vous, à la justice ?
- D'être trop laxiste, beaucoup trop indulgente avec ces petits voyous qui incendient les voitures et cassent les abribus ! Moi, je mettrais tout ce joli monde en prison, au pain sec et à l'eau ! Je vous parie qu'ils retrouveraient vite le droit chemin !
- Mais, chère madame, qui nous les envoient, ces petits voyous ? Qui n'a rien fait pour qu'ils ne deviennent pas ce que vous appelez "des petits voyous" ?
- Ma foi, je n'en sais rien !
- Eh bien ! Vous devriez le savoir. Le responsable, c'est votre mari, monsieur le Proviseur du lycée Edgar Faure !
- Quoi ! Mais je ne ...
- Comme vous, je ne pense pas à lui en tant qu'individu, mais comme représentant de l'Éducation Nationale, cette Éducation Nationale qui, en une douzaine d'années, transforme un charmant bambin en petit voyou ou mieux encore, en anarchiste enragé !
- Mes amis ! Mes amis ! Du calme, s'il vous plait. Nous ne sommes pas dans un meeting de la Gauche Prolétarienne, quand même ! Voyez, ça se calme. On n'entend plus d'explosion. On n'entend plus...

Mais la maîtresse de maison est interrompue par le vacarme d'une poubelle violemment projetée sur le trottoir de la rue voisine. Tous les convives se dressent avec un ensemble parfait. Cette fois, aucun cri n'est poussé, même par l'épouse du Directeur de l'A.P.R.E.S.. C'est le silence le plus parfait. Les oreilles, les yeux et même les narines sont braqués vers la fenêtre dans l'attente d'un nouveau tintamarre. Mais rien... La voix sépulcrale du Proviseur annonce comme une évidence :

- Ils s'en prennent d'abord aux poubelles, et après ce sont les voitures !
- Oh ! Ma voiture !

Le même cri douloureux s'échappe de leur bouche, et ils se précipitent tous vers le balcon. Le silence revient. Puis, c'est un déferlement de rires. Madame Lararrand qui, seule, est restée assise à table, par dignité bien sûr, et parce que son arthrose à la hanche gauche lui cause quelques problèmes, interroge anxieusement son mari :

- Eh bien, Georges ! Que se passe-t-il ? Pourquoi riez-vous ? Je ne savais pas que le spectacle d'une bande d'énergumènes cassant tout sur leur passage était hilarant !
- Mais ce ne sont pas des énergumènes, ma bonne amie ! C'est un chien !
- Un chien ?
- Oui. Un chien qui tient un os dans sa gueule ! C'est lui qui, en fouillant dans la poubelle, a dû la faire tomber !

Tout le monde reprend sa place autour de la table. L'ambiance est plus sereine : l'épisode du chien semble avoir détendu l'atmosphère ; c'est à qui raconterait l'histoire la plus drôle avec un chien comme héros. Mais la maîtresse de maison reste soucieuse : l'explosion, elle, c'était une véritable explosion ! Et, à sa connaissance, les chiens ne sont pas encore capables d'utiliser la dynamite. C'est pourquoi, une fois de plus, elle interpelle son esclave :

- Georges ! On ne sait toujours pas l'origine de cette explosion qui nous a si fort bouleversés ! Allez donc voir à la télé ce qu'ils racontent. Peut-être qu'ils diront par quelles rues passent les manifestants, et si notre quartier est menacé. S'il n'en est rien, nos amis vont pouvoir regagner, en toute quiétude, leur domicile... Alors, Georges, qu'en est-il ? Que dit la télé ?
- L'explosion est due à une fuite de gaz.
- Quoi ? Ce n'est pas un attentat terroriste ?
- Non... Et c'est affreux.
- Comment ça, affreux ? Qu'est-ce donc qui vous paraît affreux ?

- La moitié d'un immeuble s'est effondré sur les locataires qui dormaient... Il y a des morts... un gamin de sept ans.

- Oui, bien sûr, c'est regrettable... Je suis certaine que ces gens-là se chauffaient avec des appareils au gaz défectueux... Que voulez-vous ? Quand on y met pas le prix, il faut s'attendre à tout !... Georges, m'entendez-vous ? Qu'avez-vous ? Pourquoi faites-vous cette tête ?... Allons, mon ami, pensez à l'essentiel !

- Et quel est l'essentiel ?

- Mais... que nous l'avons échappé belle !

- Et à quoi avons-nous donc échappé ?

- À la Révolution, bien sûr !